

citerons entre autres : *Christus sacerdos* (Rome, 1751) et *Sol stans* (1754).

CURTICÔNE s. m. (kur-ti-cô-ne — du lat. *curtus*, court, et de *cône*). Anc. géom. Tronc de cône dont la section est parallèle à la base.

CURTIE s. f. (kur-si). Bot. Syn. de *scrubellier*.

CURTINE s. f. (kur-ti-ne). Forme ancienne du mot *COURTIN*.

CURTIPEDE adj. (kur-ti-pè-de — du lat. *curtus*, court; *pès*, pied). Bot. Qui est muni d'un pied ou stipe court.

CURTIROSTRE adj. (kur-ti-ro-stre — du lat. *curtus*, court; *rostrum*, bec). Zool. Dont le bec ou le rostre est court.

CURTIS (Guillaume), naturaliste anglais, né en 1746 à Alston (comté de Hamps), mort en 1799. Il exerça la profession de pharmacien à Londres, et fit paraître un assez grand nombre d'ouvrages sur la botanique et l'entomologie. Les principaux sont : *Instructions for collecting and preserving insects* (Londres, 1771); *Flora Londinensis* (1777, 2 vol. in-fol.); *The botanical magazine* (Londres, 1787-1793, 12 vol. in-fol.); *Practical observations on the British grasses* (Londres, 1790); *Lectures of botany* (Londres, 1804, 3 vol. in-4°).

CURTIS (Guillaume), homme politique anglais, né à Wapping en 1761, mort en 1829. Il acquit considérablement par des opérations commerciales la fortune qu'il tenait de son père, devint alderman de Londres (1785), shérif (1789-1790), puis, siègea presque sans interruption à la Chambre des communes de 1796 à 1827, comme représentant de la Cité. Il acquit l'amitié du régent, et vota presque constamment pour le parti qui se trouvait au pouvoir.

CURTIS (George Ticknor), juriste américain, né à Watertown (Massachusetts) en 1812. Il s'établit à Boston comme avocat, en 1836, et ne tarda pas à occuper une des premières places au barreau de cette ville. On a de lui des ouvrages fort estimés : *Droits et devoirs des négociants maritimes* (1844); *Loi du droit de propriété littéraire* (1849); *Commentaires sur la jurisprudence, la pratique et la juridiction particulière des cours des États-Unis* (1854); *Histoire de l'origine, de la formation et de l'adoption de la constitution des États-Unis* (1855-1858), ouvrage remarquable, qui a surtout contribué à sa réputation. — Son frère, Benjamin Thomas Curtis, né à Watertown en 1809, est avocat à Boston. Il a rempli pendant quelque temps les fonctions de juge associé à la cour suprême des États-Unis, pendant la présidence de Fillmore (1851).

CURTIS (George William), écrivain américain, né à Providence (État de Rhode Island) en 1824. Il fit partie, après avoir achevé ses études, de l'association phalanstérienne de Brook-Farm, fondée par des écrivains et des artistes à West-Roxbury, dans le Massachusetts, puis il alla s'établir chez un fermier du New-Hampshire, et s'y livra aux travaux agricoles. En 1846, M. Curtis quitta l'Amérique, voyagea dans la plus grande partie de l'Europe, parcourut l'Orient, puis retourna en Amérique en 1850. Trois ans plus tard, il ouvrit à New-York un cours de littérature. Ses conférences ou lectures, qui eurent un si grand succès, ont beaucoup contribué à fonder sa réputation. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage d'un Hollandais sur le Nil* (New-York, 1850); *L'Hindou en Syrie* (1850); *Le Manège de lotus*; le *Journal de Putiphar* (1853), scènes satiriques contre les prétentions des connerangs enrichis, etc.; a publié en outre de nombreux articles littéraires dans divers journaux, tels que la *Tribune de New-York*, le *Putnam's Monthly*, le *Harper's Magazine*, etc.

CURTISIE s. f. (kur-ti-zie — de *Curtis*, naturaliste anglais). Bot. Genre d'arbres rapporté avec doute à la famille des cornacées, et comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance : *La curtisia* à feuilles de hêtre est un arbre élevé. (F. Haefliger).

CURTIS (Marcus et Metius), personnages légendaires célèbres dans les traditions romaines. Vers 393, ou 382 avant J.-C. suivant Tit-Live, une secousse de tremblement de terre ouvrit sur l'emplacement du Forum un gouffre qui rien ne pouvait combler. Les augures déclarèrent qu'il ne se refermerait que quand on y aurait précipité ce qui faisait la force de la cité. Un jeune patricien, Marcus Curtius, jugeant que la force de Rome était dans les armes et la valeur, se dévoua aux dieux infernaux et se précipita, à cheval et magnifiquement armé, dans les profondeurs du gouffre, que le peuple combla de fleurs et de fruits, et qui se referma aussitôt.

Une autre tradition se rapportait à cet emplacement du Forum, qui avait porté le nom de *lac Curtius*, et où un marais profond paraît en effet avoir existé anciennement. Cette tradition, moins merveilleuse que la précédente, quoique se rapportant à une époque antérieure de plusieurs siècles, est relative à un Sabins du nom de Metius Curtius. Pendant le combat qui suivit l'irruption que firent les Sabins dans Rome, grâce à la trahison de Tarpeia, Metius Curtius, blessé, perdant son sang, voulut faire reculer et regagner le Capitole où se trouvaient ses compagnons d'armes;

mais il rencontra sur son chemin le marais qui en défendait l'approche. Alors, prenant un parti désespéré, il se précipita à cheval dans l'eau fangeuse et vint des deux armées. Son cheval se débattit, il le pressa, et parvint à sauver sa vie. Cette évasion hardie avait excité l'admiration des deux peuples, et le marais garda le nom de Curtius. Un bas-relief d'un travail et d'un exécution très remarquables engage dans son marais; le cheval baisse la tête et flaire le marécage, qui est indiqué par des roseaux; le guerrier, penché en avant, presse sa monture. Ce bas-relief curieux se voit dans l'escalier du palais des Conservateurs; il a été trouvé près de l'église Sainte-Marie Libératrice.

Varron donne un troisième récit. Suivant lui, ce lieu aurait été frappé de la foudre, et, suivant l'usage, clos et consacré vers 445 av. J.-C.

Quoi qu'il en soit, au milieu du Forum, à l'endroit où était ce marais, comblé ou desséché à une époque inconnue, on éleva un petit autel qui ombragerait bientôt une vigne, un figuier et un olivier sauvages.

L'action héroïque de Curtius, le gouffre de Curtius, sont des expressions demeurées proverbiales, pour caractériser les actes de dévouement, et, en particulier, les sacrifices à la patrie, à l'intérêt public. Malheureusement, les occasions de faire cette application sont rares de nos jours, comme le dit très-bien M. Viennet dans sa fable *Le Coq et le Faucon*:

Qu'en un danger commun un homme se dévoue, On paiera sa vertu par un lâche abandon; Et malheur à lui s'il échoue!

Dans un siècle d'or et de bon, Les héros ne sont plus de saison.

Mirabeau a fait allusion au gouffre de Curtius dans ce passage de son magnifique discours sur la *Contribution du quart*:

« Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français... Chassez-les parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens... Allons! ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Frappez, imitez dans cette pitié ces tristes victimes; précipitez-les dans l'abîme; il est à se réjouir... Vous reculez d'horreur!... hommes inconscients! hommes pusillanimes! Eh! n'avez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel? »

« Incapable de discuter le projet de M. Neccker, d'en assurer le succès ou de mettre rien de mieux à sa place, sentant d'ailleurs que les créanciers de l'État ne se jetteraient pas, comme autant de Curtius, dans le gouffre en déficit afin de le combler, l'Assemblée prit brusquement son parti dans un objet si haut importance. »

Dumouriez répondit au commissaire de la Convention, Bancel, qui lui citait les beaux exemples d'obéissance à la patrie des grands hommes de l'antiquité:

« Les Romains n'ont pas tué Tarquin; ils n'avaient ni club des jacobins ni tribunal révolutionnaire. Des dignes veulent ma tête, je ne veux pas la leur donner. Puisque vous me citez les Romains, je vous déclare que je ne serai jamais Curtius, et que je ne me jeterai jamais dans le gouffre. »

LAMARTINE.

CURTIS (Quintus), historien latin. V. *QUINTUS-CURCE*.

CURTIS (Lancinus), poète italien, né à Milan au xvi^e siècle, mort en 1511. Il apprit les langues classiques sous la direction de Merula, et cultiva la poésie latine. Outre des opuscules poétiques publiés dans divers recueils, on a de lui, entre autres ouvrages, deux recueils de vers imprimés après sa mort : *Epigrammatum libri* (Milan, 1551, 2 vol. in-fol.); *Silvarum libri* (1551, in-fol.). Son style est obscur, dur et lourd. Dénué de goût, il se complaisait à composer des vers aux rythmes bizarres, des vers *serpentins* (*angustini*), commençant et finissant par le même mot, des vers *retrogrades* ou *cancrins*, des vers *carrés*, des vers *cubiques*, etc. Ses épigrammes contiennent des plaisanteries assez agréables; mais ses *Silves*, dit Bailett, sont de vraies forêts où l'on voit beaucoup de bois inutile.

CURTIS (François), juriste italien, mort en 1533, fils adoptif d'un juriste de la même nom. Il occupa une chaire de droit à Pavie et à Mantoue, fut avocat et magnifiquement armé, dans les profondeurs du gouffre, que le peuple combla de fleurs et de fruits, et qui se referma aussitôt.

Une autre tradition se rapportait à cet emplacement du Forum, qui avait porté le nom de *lac Curtius*, et où un marais profond paraît en effet avoir existé anciennement. Cette tradition, moins merveilleuse que la précédente, quoique se rapportant à une époque antérieure de plusieurs siècles, est relative à un Sabins du nom de Metius Curtius. Pendant le combat qui suivit l'irruption que firent les Sabins dans Rome, grâce à la trahison de Tarpeia, Metius Curtius, blessé, perdant son sang, voulut faire reculer et regagner le Capitole où se trouvaient ses compagnons d'armes;

et *Prussia habita ad Germaniam* (1786); *Histoire et statistique de Hesse* (1793, in-8°).

CURTUS (Ernest), philologue et historien allemand, né à Lübeck le 2 septembre 1814. Il fit ses études à Bonn, à Göttingue et à Berlin. En 1837, il accompagna le prince Gracchus, le célèbre historien de la philosophie grecque, éditeur d'Aristote, et se rencontra avec Otfried Müller à Delphes en 1840. Après la mort de ce dernier, il revint en Allemagne, fut reçu docteur à Halle en 1841, et peu après nommé professeur extraordinaire à Berlin; puis il fut choisi comme précepteur du prince royal, qu'il suivit dans ses voyages. En 1856, l'université de Göttingue l'appela à la chaire de littérature grecque, et il y resta jusqu'en 1861, l'année où il occupa encore l'Académie royale de Berlin le compte parmi ses membres. Ernest Curtius est l'un des professeurs les plus brillants de l'Allemagne. A une science poussée aux meilleures sources il unit des qualités de style assez rares chez ses compatriotes, et une parole élégante et facile. A la fois philologue, archéologue et historien, il a publié, outre de nombreuses dissertations, plusieurs ouvrages de premier ordre. Il faut citer avant tout son *Peloponèse* (Gotha, 1851-1852, 2 vol. in-8°), description topographique et archéologique de cette partie de la Grèce, accompagnée de planches, cartes et plans; les *Ionides* (Berlin, 1853), dissertation où il s'efforce de prouver que les populations ioniennes de l'Asie Mineure sont des émigrés venus de Grèce, et non point, comme beaucoup d'auteurs l'ont avancé, un rameau séparé de la grande famille hellénique qui se serait toujours resté sur le continent asiatique; *Histoire grecque* (Berlin, 1858-61, 2 vol. in-8°), qui n'est pas encore terminée, et ne va que jusqu'à la fin de la guerre de Péloponèse; il se peut dire que, même après-guerre, qui a fait surtout une œuvre d'érudition, cette histoire est un événement. Le savant anglais est plus terre à terre, le savant allemand plus philosophe. Celui-ci se contente de présenter les grandes lignes, poursuit les idées générales dans leurs causes et dans leurs effets, sans s'arrêter pour cela à être rigoureusement exact dans l'exposé très-lucide des faits. On lui a fait un travail remarquable sur l'*Acropole d'Athènes*.

Ernest Curtius représente l'école historique de la philologie allemande; il a repris à Göttingue la tradition d'Otfried Müller. Ennemis des formes pédantes et lourdes, il s'efforce toujours de maintenir la science dans les régions les plus élevées de la pensée humaine, de ramener chaque étude spéciale au point où elle se rattache aux grands intérêts du progrès et de la civilisation. Sous ce rapport, il n'est pas le plus grand des maîtres de l'académisme, surtout celui qui a écrit sur la mission de la philologie. Les idées qu'il y exprime sont au fond celles qui dominent aujourd'hui dans la plupart des cercles allemands. Curtius essaye de démontrer que l'étude de l'antiquité peut servir de lien commun à toutes les sciences, même aux sciences naturelles, et que le philologue, sans cesse occupé à étudier les questions les plus diverses, doit avoir l'esprit le plus dégagé des préoccupations de pur détail, et voyager sans cesse d'une extrémité à l'autre dans le domaine des sciences. « Rien n'est plus contraire aux études philologiques que la sphère étroite du cabinet et de l'érudition; rien ne leur est plus indispensable et plus salutaire que la connaissance étendue des choses humaines. Un bon philologue doit pouvoir dire, avec les anciens, que rien d'humain ne lui est étranger... La science de l'antiquité peut se placer sans rougir à côté de celle de la nature, car personne ne saurait juger de la valeur scientifique d'une découverte d'après sa seule utilité immédiate. Les études historiques ne peuvent pas, il est vrai, invoquer des forces inconnues jusqu'ici, les servir à l'homme et remplacer ainsi les courriers et les bêtes de trait; mais elles approfondissent la conscience et mettent la génération actuelle en relation avec des faits oubliés, avec des produits, des manifestations de l'esprit humain qui remontent à des milliers d'années. La nature est éternellement la même, il est vrai, et cependant elle est autre et nouvelle pour chaque génération. Il en est de même de l'antiquité; chaque époque, selon ses tendances intellectuelles, la comprend d'une manière différente. » (*Göttinger Festreden*, Berlin, 1864, in-12).

CURTUS (Georges), frère du précédent, né à Lübeck en 1820, professeur à Prague. Il a publié plusieurs études sur la *grammaire comparée du grec et du latin* (Berlin, 1846); *Comparaison des langues dans ses rapports avec la philologie classique* (Berlin, 1848, 2e éd., 1864); *Grammaire grecque* (Prague, 1855, 6e éd., 1864), maintenant adoptée dans un grand nombre de gymnases allemands.

CURTUS (CABINET DE). V. *CABINET DE CIRE*.

CURTO (Jean-Baptiste-Théodore, baron), général français, né à Montpellier en 1772, mort vers 1832. Entré au service à quatorze ans dans la campagne de la République, se distinguant surtout en Egypte, obtint le grade de colonel en 1804, puis fit la guerre en Hollande et en Espagne (1811) avec le grade de général de brigade. En 1813, Curto se signala par la belle *sortie romaine sub imperatoribus* (1768, in-8°); *De Polonia, Leontia, Hungaria*

rasiers, il eut un corps de 6,000 Prussiens, puis enfonça un carré de 3,000 Russes, et prit l'artillerie d'un de leurs corps d'armée. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se prononça contre lui et fut mis à la retraite. La Restauration le rétablit sur les cadres.

CURTOCÈRE s. m. (kur-to-cè-re — du gr. *kurios*, courbe; *kera*, corne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athericères, tribu des muscides, comprenant une seule espèce, qui vit au Bengale.

CURTOGYNE s. f. (kur-to-ji-ne). Bot. Autre forme du mot *CYRTOGYNE*.

CURTONERVE s. m. (kur-to-nè-re — du gr. *kurios*, courbe; *neron*, nerf). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athericères, tribu des muscides, comprenant quinze espèces, toutes européennes. Il On dit aussi *CURTONÈRE*.

CURTONOTE s. m. (kur-to-no-te — du gr. *kurios*, courbe; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coleoptères, de la famille des carabiques.

— *Encycl.* Les caractères du genre sont : palpes maxillaires à pénultième article plus long que le suivant; menton avec une dent légèrement bifide dans le milieu de son échancrure; corselet élargi sur les côtés et rétréci postérieurement; jambes postérieures lisses chez les mâles. Ce sont des insectes de petite taille. Les substances végétales forment leur principale nourriture. Ils se tiennent ordinairement dans la terre, sous la mousse, sous l'herbe et sous les débris de la terre à une petite profondeur. Les larves en sortent bientôt, changent de peau une seule fois, et atteignent, avant leur métamorphose, une longueur double de celle de l'éclosion parfaite. Ce genre, qui correspond au genre leire de Megerle, renferme cinq espèces européennes, dont le type est le *curtonote à pieds épizeux*, de Linné, *amara ulica* d'Iliger. On le trouve à Paris.

CURTOPOGON (kur-to-po-gon — du gr. *kurios*, courbe; *pogon*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées.

CURTOSECLE s. m. (kur-to-sè-le — du gr. *kurios*, courbe; *skell*, cuirasse). Entom. Genre de coleoptères, de la famille des clavicornes.

CURTZ ou **KURTZ** (Albert), en latin *Curtius*, savant jésuite allemand, né à Munich en 1600, mort en 1671. Il professa les mathématiques et la philosophie, et composa plusieurs ouvrages sur l'histoire et l'astronomie. Les principaux sont : *Monachasterium* (Dillingen, 1626, in-4°); *Problema Astronomicum* (1655); *Sylloge Ferdinanda, sive collectanea historiae celestis* (Vienne, 1657, 2 vol. in-fol.), immense et précieuse recueilli d'observations, qui fut publiée sous le nom de *Lucii Borelli*, anagramme d'Alberti Curti.

CURUCAU s. m. (ku-ru-ko). Ornith. Courlis du Paraguay.

CURUCI s. m. (ku-ru-si). Ornith. Ancien nom de la bartavelle.

CURUCUCU s. m. (ku-ru-ku-ku). Pathol. Maladie particulière causée par la morsure d'un serpent de l'Amérique du Sud.

CURUCUI s. m. (ku-ru-ku). Ornith. Pie du Brésil.

CURULE adj. (ku-ru-le — lat. *curulis*, même sens). Antiq. rom. Se disait d'un siège d'ivoire sur lequel certains magistrats avaient seuls le privilège de s'asseoir : *Les consuls s'élevaient dans une chaise curule*. Il se disait aussi des fonctions et de la personne même des magistrats qui jouissaient de ce privilège : *Magistrats curules*. *Dignité curule*.

— *Encycl.* V. *CHAISE*.

CURUPA s. m. (kou-rou-pa). Bot. Plante d'Amérique, que les naturels emploient pour se procurer une ivresse analogue à celle que donne le haschich.

— *Encycl.* La tribu des Omagras, en Amérique, appelle ainsi une plante à l'aide de laquelle on produit une ivresse qui dure vingt-quatre heures et procure les rêves les plus agréables. On la prend en poudre, comme le tabac, d'une manière assez singulière, que La Condamine décrit ainsi : « Ils se servent pour cela d'un tuyau de roseau terminé en fourche; ils font entrer chaque branche dans une narine; cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire une grimace fort ridicule aux yeux d'un Européen, mais qui passe pour un agrément dans leur pays. » Cette plante est fort peu connue en Europe.

CURUPIRA, nom donné par les sauvages du Brésil à un génie du mal qui, selon leur croyance, habite les forêts vierges.

CURURE s. f. (ku-ru-re — rad. *cure*). Boues et vases qu'on retire des étangs, des fossés, des canaux, et qu'on jette dans tous les endroits couverts par les eaux : *Les curures forment un excellent engrais*. (Bosc.)

CURURU s. m. (ku-ru-ru). Épét. Nom d'un crapaud d'Amérique appelé aussi *PIPA* et *RANA-PIPA*.

Bot. Nom spécifique d'une palmille de la Guyane. Il Fruit du même végétal, employé

par les sauvages du pays pour empoisonner les fleches.

— *Encycl.* Le crapaud nommé *cururu* a le corps aplati, et on reconvoit d'une peau rugueuse très-épaisse, couleur olivâtre sombre, quelquefois unie, mais le plus souvent tachetée de marbrures jaunes claires, semblables à celles du jaguar; elle est parsemée de petits tubercules desquels jaillit, quand on attaque l'animal, une liqueur épaisse, blanche comme du lait, qui a différentes propriétés vénéneuses, entre autres celle de produire la cécité. Ce reptile n'a point de con; sa tête est large, plate, triangulaire, surmontée de deux proéminences très-saillantes, ou se trouvent enclavées de grands yeux noirs regardant les objets avec une telle fixité, qu'on dit qu'ils exercent sur les petits animaux une fascination magnétique. Les deux pattes de devant sont plus longues que celles de derrière, ce qui fait que l'animal porte la tête très-élevée, tandis que la partie postérieure de son corps rampe. Le *cururu* est le plus gros des crapauds du Brésil; il mesure de 20 à 30 centimètres de longueur sur une largeur un peu moindre. Il aime de préférence les lieux broussés recouverts de plantes marécageuses; cependant on le rencontre souvent solitaire au milieu des forêts et éloigné de l'eau.

Cet animal joue un rôle très-important dans le fétichisme et la médecine empirique des nègres et des sauvages. Ils considèrent sa peau comme un excellent moyen pour faciliter l'extraction de pointes de bois enfoncées profondément et brisées dans une partie quelconque du corps; pour cela, ils appliquent cette peau toute fraîche sur la blessure.

Lorsque les étrangers arrivent au Brésil, ils sont frappés d'un phénomène dont ils ont de la peine à se rendre compte : c'est une sorte de musique bruyante qu'on entend dans les bois marécageux, principalement vers le soir, lors de la saison pluvieuse; cette harmonie étonnante, produite par le coassement des crapauds, s'entend en tout temps après un orage. Dans cet étrange concert, formé de toutes sortes de diapauses, se distinguent des voix plaintives, des sons aigus et flûtes, des accents caducés, et ce qui est le plus notable, c'est un bruit imitant parfaitement le roulement du tambour; ce dernier est produit par le *cururu*.

CURURURYRA s. m. (ku-ru-ru-ri-ri-ra). Épét. Espèce de serpent du Brésil.

CURUS s. m. (ku-russ). Forme ancienne du mot *COURROUX*.

CURVILLE, bourg et commune de France (Tarn), cant. d'Alban, arrond. et à 41 kilom. S.-E. d'Albi; pop. aggl. 122 hab.; — pop. tot., 2,468 hab. Mines d'aun et sulfate de fer.

CURVATEUR adj. (kur-va-teur — du lat. *curvus*, courbé). Anat. Se dit d'un des muscles du coccyx : *Le muscle CURVATEUR*. B. Substantif : *Le CURVATEUR*.

CURVATIF, *IVE* adj. (kur-va-tif, -ive — du lat. *curvare*, courber). Bot. Se dit des feuilles écartées et légèrement roulées sur les bords : *Feuilles CURVATIVES*.

CURVATURE s. f. (kur-va-tu-re — du lat. *curvatus*, courbé). Forme ancienne du mot *COURBURE*.

CURVEMBRÉ, *ÉE* adj. (kur-van-bri-é — du lat. *curvus*, courbé; *embryo*, embryon). Bot. Se dit des fruits quand l'embryon a ses cotylédons appliqués contre la radicule.

CURVICAUDE adj. (kur-vi-kô-de — du lat. *curvus*, courbé; *cauda*, queue). Zool. Qui a la queue recourbée.

CURVICAULE adj. (kur-vi-kô-le — du lat. *curvus*, courbé; *caulis*, tige). Bot. Qui a la tige recourbée.

CURVICOLLE adj. (kur-vi-kô-le — du lat. *curvus*, courbé; *collum*, cou). Zool. Qui a le cou recourbé.

— *Bot.* Qui a la sommité penchée : *Péduncules CURVICOLLES*.

CURVICOSTÉ, *ÉE* (kur-vi-kô-sté — du lat. *curvus*, courbé; *costa*, côte). Ichthyol. Qui est marqué de petites côtes courbées : *Pleurastome CURVICOSTÉ*.

CURVIDENTÉ, *ÉE* adj. (kur-vi-dan-té — du lat. *curvus*, courbé; *dens*, dent). Zool. Qui a des dents recourbées.

CURVIFLORE adj. (kur-vi-flô-re — du lat. *curvus*, courbé; *flor*, fleur). Bot. Qui a des fleurs à corolle rotative.

CURVIFOLIE, *ÉE* adj. (kur-vi-fô-lie — du lat. *curvus*, courbé; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles courbées.

CURVIGÈRE adj. (kur-vi-jê-re — du lat. *curvus*, courbé; *gero*, porter). Entom. Se dit d'une famille d'araignées qui a les yeux antérieurs portés sur des éminences du corselet et formant une courbure.

CURVIGRAPHIE s. m. (kur-vi-gra-fie — du lat. *curvus*, courbé; et du gr. *graphé*, dessiner). Géom. Instrument de mathématiques servant à tracer des courbes.

CURVIGRAPHIE s. f. (kur-vi-gra-fi — rad. *curvigraphie*). Géom. Art de tracer des courbes.

CURVIGRAPHIQUE adj. (kur-vi-gra-fi-ke — rad. *curvigraphie*). Géom. Qui a rapport à la curvigraphie : *Procédés CURVIGRAPHIQUES*.

CURVILINE (kur-vi-li-ne; qu. mil. — du lat. *curvus*, courbé; et de *ligne*). Géom.

Qui est formé de lignes courbes : *Figure CURVILINE*. *Angle CURVILINE*, angle formé par les tangentes à deux courbes, au point où ces courbes se coupent.

— *Antonymes*. Rectiligne et mixtiligne.

CURVILIGIE s. f. (kur-vi-lo-ji — du lat. *curvus*, courbé; et du gr. *logos*, discours, traité). Géom. Traité des lignes courbes.

CURVILIQUE adj. (kur-vi-lo-ji-ke — rad. *curvigraphie*). Géom. Qui a rapport à la curvigraphie.

CURVINERVÉ, *ÉE* adj. (kur-vi-nè-ré — du lat. *curvus*, courbé; *nervus*, nerf, nerf). Zool. Bot. Se dit des feuilles dont les nervures sont courbées de manière à être à peu près parallèles au bord de la feuille. Il On dit aussi *CURVINÈRE*.

CURVIPÈDE adj. (kur-vi-pè-de — du lat. *curvus*, courbé; *pès*, pied). Zool. Qui a les jambes courbées : *Goniatite CURVIPÈDE*.

CURVISTROSTE adj. (kur-vi-ro-stre — du lat. *curvus*, courbé; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec recourbé.

— *s. m.* Nom scientifique d'une espèce de bec-croisé.

— *Bot.* Qui a les opercules de ses urnes recourbées : *Gymnostome CURVISTROSTE*.

CURVISÈTE adj. (kur-vi-sè-te — du lat. *curvus*, courbé; *seta*, soie). Bot. Qui a des soies ou poils recourbés.

CURVITE s. f. (kur-vi-té — du lat. *curvus*, courbé). Courbure. Vieux mot.

CURVO (Joko-Semmedo), médecin portugais, né à Villa de Monforte, comté d'Açores, en 1635, mort en 1719. Il pratiqua son art à Lisbonne. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en un excellent style, et aujourd'hui très-rare. Nous citerons entre autres : *Observations de quelques doctrines de semence* (*graviditas*) (Lisbonne, 1741, in-fol.); et *Polytechnia medicinali* (1713, in-fol.).

CURWEN (Jean CRISTIAN, plus connu sous le nom de), acronyme anglais, né en 1756, mort en 1828. Il descendait des Mac-Cristen, famille de l'île de Man. De 1785 à 1788, il fut presque constamment membre de la Chambre des communes; mais ce qui la surtout fait connaître, ce sont les améliorations et les perfectionnements qu'il a apportés dans l'écriture. Curwen fut notamment l'inventeur du procédé de fusage qui consiste à parquer et à faire paître les bestiaux sur les terres qu'on veut fertiliser, ce qui le fit surnommer en Angleterre *le father of the soiling system* (le père du système du fumage). C'est également lui qui, pour rendre plus nutritives les herbes que l'on donne aux bestiaux, eut l'idée de les faire préparer par la vapeur au lieu de les faire bouillir.

CURZIO (TULLIANO, historien corse, né au village d'Oletta en 1640, mort vers 1730, et qui avait pour véritable nom *N*

